

Comment traduire Proust en basque (euskara), une langue non-indo-européenne, agglutinante, S.O.V et minorisée?

Mesdames, Messieurs, chers collègues, bonjour et merci de m’ avoir permis d’ être aujourd’ hui parmi vous.

Étant donné que c’ est la première fois de ma vie que je parle en français, en public, (et quel public!), vous comprendrez la peur que j’ éprouve, un peu à l’ image de M. Saniette ou plutôt Mme. “la tante du pianiste”, peur de défigurer la langue française, non pas en ce qui concerne le texte lui même – dont la traduction a été assurée par une collègue tout à fait compétente, Mme. Edurne Alegria – mais au niveau de la prononciation qui, je le reconnais, est vraiment épouvantable. J’ espère, néanmoins, que cela ne sera pas un obstacle pour la compréhension de mes propos.

Cela dit, après cette “exorde” absolument nécessaire – et pas seulement en tant que figure rhétorique classique pour la “captatio benevolentiae” – entrons dans le vif du sujet.

Mais non, pas encore. Encouragé par votre bienveillance, avant d’ entrer dans le vif du sujet, je voudrais vous communiquer une excellente nouvelle : « eureka », on a réussi, nous basques avons découvert la pierre philosophale pour traduire comme il faut l’ incipit proustien... Bon, c’ est une petite boutade bien sûr, pour décontracter les muscles mentaux de mon français parlé malheureusement oxydé, mais c’ est vrai quand même, je vous l’ assure. L’ aspect itératif et celui de « fait accompli au passé mais tenu en compte au présent », ces deux aspects du fameux passé composé « je me suis couché », se trouvent parfaitement représentés dans la forme verbale que nous utilisons (« oheratu izan naiz »). L’ adverbe « longtemps », lui aussi, est soigneusement traduit au biais de notre adverbe déclinable (il y en a de déclinables et de non-déclinables chez nous) « luzaroan », en cas inésif, qui littéralement signifie : « pendant un long période de temps ». Sans doute, le principal écart sémiotique se décèle au niveau de l’ expression « bonne heure » (ou « bonheur », comme nous disait hier le professeur M. Coquet) : nous l’ avons traduit en basque avec l’ adverbe « goiz », c.à.d. « tôt »... , mais, attention, si bien la richesse dénotative et connotative de l’ originelle « bonne heure » ne peut pas ici être transplantée tout simplement, le mot basque « goiz » nous offre néanmoins une autre possibilité de connotation, puisque « goiz » signifie aussi, comme substantif, « matin », ou même « jour » (comme antonyme de « nuit »). C’ est à dire : quand on rentre chez soi « goiz », l’ on sous-entend – ou l’ on sous-entendait, quand l’ illumination électrique n’ existait pas encore- qu’ on

rentre chez soi à la lumière du jour, après le coucher du soleil peut-être, mais avant que la nuit soit tombée en tout cas.

Bon, je me suis trop étendu, excusez moi...et je dois vous lire le « discours » préparé pour cette occasion, lequel j'espère ne vous semblera pas excessivement « ennuyeux ». Allons-y, alors...

Notre langue, le basque ou euskara est, comme vous le savez, une langue pré-indo-européenne. Peut être, serait-il plus exact de dire « non-indo-européenne », puisque toutes les langues vivantes sont aussi anciennes les unes que les autres, chacune d'elles ayant eu sa propre évolution et sa propre histoire. Le préfixe « pre- » est cependant justifié dans notre cas, en ce sens que le basque est actuellement la langue vivante autochtone la plus ancienne d'Europe : elle est antérieure à l'établissement sur notre continent des peuples de langue indo-européenne, il y a déjà cinq ou six millénaires, ainsi qu'à l'arrivée, à des époques postérieures, d'autres peuples aux langues non-indo-européens, tels que les Finnois, les Magyares, les Estoniens, les Sames, les Turcs... langues que les linguistes regroupent, si je ne m'abuse, sous le nom de langues « ouralo-altaïques ». Notre langue était déjà ici – ou plutôt, là-bas, au sud-ouest de l'Europe – bien avant ces mouvements de populations, et son extension géographique était, sans aucun doute, bien plus vaste que le territoire qu'elle occupe actuellement. Le linguiste allemand Theo Vannemann, s'appuyant sur l'étude hydro-toponymique de l'Europe centrale, et les génétistes britanniques Stephen Oppenheimer et David Goldstein, ainsi que l'Irlandais Dan Bradley, s'appuyant sur des études génétiques, concrètement celles qui ont trait à l'haplogroupe H de l'ADN mitochondrial chez les populations européennes occidentales, domaine, soit dit en passant, dans lequel je suis un parfait profane, ces spécialistes, disais-je, préconisent comme hypothèse fondée, l'existence d'un substrat vasconique commun à une grande partie de l'Europe pré-indo-européenne, hypothèse selon laquelle la population des homo sapiens qui survécut aux rigueurs climatiques de la dernière glaciation s'étendit peu à peu du noyau franco-cantabrique vers des régions de l'Europe de l'ouest et même jusqu'aux îles Britanniques et l'Irlande. Comme vous le voyez, il s'agit d'un postulat fort intéressant, bien qu'il soit encore très controversé. Toutefois, ce dont nous sommes plus certains, et que nous connaissons au-delà de la simple hypothèse, est le fait qu'à des époques déjà historiques, les populations bascophones s'étendaient de la Garonne jusqu'aux terres situées au sud de l'Èbre, ainsi que sur les deux versants des Pyrénées, jusqu'aux abords de la Méditerranée. Ce vaste territoire, évidemment, s'est réduit tout au long des siècles, suite à une romanisation intensive, mais cela ne parvint pas à faire disparaître totalement la langue basque du réduit qu'elle occupe actuellement dans

notre pays, que nous appelons depuis des temps immémoriaux Euskal Herria (< Euskara Herria). Cette dénomination fait référence précisément à la langue, puisqu'elle signifie littéralement, « Le Pays de la Langue Basque ». Nous sommes, sans doute, face à un phénomène singulier, unique dans toute l'Europe occidentale, que l'on ne peut attribuer à un soit-disant isolement géographique, car, comme vous le savez, notre pays a toujours été une zone de passage très fréquentée par multitude de gens venus de toute l'Europe, surtout depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours ; citons comme exemple, les pèlerinages de Saint Jacques de Compostelle. Que je sache, il n'existe pas en linguistique de système équivalent au « carbone 14 » propre à l'anthropologie et à l'archéologie, qui permette de dater avec précision l'âge d'une langue. Cependant, quelque qu'elle soit son ancienneté – 7 000 ans ? 13 000ans ? –, « le mystère », comme disait notre grand linguiste Luis Mitxelena, ne réside pas tellement dans son origine mais dans sa survie. En effet, le véritable mystère est là : comment est-il possible que la langue propre à un peuple sans État ait pu survivre sous une pression assimilatrice constante de la part de langues infiniment plus puissantes, et soutenues par des structures coercitives, réelles et symboliques, des empires et des États auxquels cette langue a dû et doit encore se soumettre ? Je ne le sais pas, et je ne crois pas que personne le sache en toute assurance. Certains auteurs – basques et d'autres pays – parlent d'une « vitalité ethnolinguistique » spéciale, qui nous aurait permis de survivre, même dans des conditions les plus adverses. D'accord, cela est possible, bien que je doute que nous soyons un peuple extraordinaire ou que nous ayons dans notre code génétique communautaire un gène spécifique d' « obstination » auto-identitaire... Non, tout simplement, nous aimons notre langue et notre culture, nous en jouissons et nous ne voulons pas qu'elle disparaisse. Comme c'est le cas de tout un chacun, n'est-ce pas ?... Je pourrais m'étendre sur un registre pathétique, en vous parlant, par exemple, de l'époque où les autorités franquistes obligeaient à effacer même les inscriptions rédigées en basque sur les pierres tombales des cimetières. Mais, je préfère vous parler des aspects positifs et encourageants concernant notre langue. S'il est vrai qu'elle a connu un déclin indéniable avec la génération de l'après-guerre, nous avons réussi à renverser la tendance, de sorte que nos enfants et nos petits-enfants, pour la plus part, sont capables aujourd'hui de la parler. La scolarisation en langue basque, ou du moins l'inclusion de celle-ci dans les programmes d'études, est obligatoire dans une partie du Pays Basque et optionnelle ailleurs ; mais la donnée la plus importante est l'ampleur de la demande sociale : en effet, dans beaucoup de zones, le nombre de familles, bascophones ou non, qui inscrivent leurs enfants dans des établissements garantissant un enseignement bilingue – voire trilingue – de qualité, ne fait que croître. Il va sans dire que la récupération d'une langue minorisée n'est pas une tâche

facile, et elle ne le sera jamais. Mais je puis vous assurer que nous ne sommes pas prêts à accepter notre auto-disparition en tant que communauté linguistique, indépendamment des structures politiques dans lesquelles nous sommes obligés de subsister. Renoncer à notre spécificité culturelle – partie intégrante de la culture universelle –, serait aussi grave, ou peut être même plus grave que le fait de permettre, par pure négligence culturellement criminelle, de dynamiter les grottes préhistoriques de Lascaux, où l'on voit certainement la trace de nos ancêtres, et qui font partie du patrimoine de la France, de l'Europe et de l'Humanité, tout comme l'euskara fait partie du patrimoine vivant de l'ensemble des gens et des peuples vivants.

La situation actuelle de notre langue, en bref, est la suivante: d'une population totale d'environ 3 millions d'habitants, le pourcentage de bascophones est encore - ou déjà - de 27 % et, encore - ou déjà -, 16 % des habitants utilisent cette langue quotidiennement dans leurs rapports interpersonnels en privé, et en public... quand cela est possible. À ce propos, je dois vous dire que l'euskara est co-officiel avec l'espagnol, dans les trois provinces de la Communauté Autonome Basque et dans une partie de la Communauté de Navarre, « du côté de l'Espagne », tandis que dans les trois provinces situées dans le département des Pyrénées Atlantiques, « du côté de la France », il n'a aucun statut officiel.

Compte tenu de ces données, peut être seriez-vous tentés de me demander s'il n'est pas un luxe extravagant de prétendre traduire Proust en basque. « Et bien oui, en effet » – vous répondrais-je rationnellement. Néanmoins, intuitivement et passionnellement bien sûr, mais également à un autre degré de rationalité, je vous réponds : « Non, bien sûr que non ». Nous voulons et nous pouvons être un peuple moderne normal. Nous ne sommes pas simplement « ce petit peuple qui danse sur le sommet des Pyrénées » comme disait Voltaire, bien que nous aimions beaucoup danser. Mais en plus de cela, nous parlons, nous écrivons, nous communiquons et nous dé-communicons avec les autres, comme toute autre communauté dans le monde. Nous aussi, nous nous voyons reflétés dans cette « France profonde » de Combray, dans ces paysages, dans ces édifices, dans ces gens, dans les terribles et tendres « ruses » de Françoise ou de tante Léonie, par exemple. Cela est si vrai que je ne résiste pas à la tentation de vous raconter une anecdote, une simple anecdote, mais qui pour moi revêt une grande importance. Une personne que je connais à peine, m'aborda un jour dans la rue et me dit ceci : « La tante Léonie de ta traduction de Proust parle exactement comme ma tante Maritxu, dans la vie réelle. Félicitations ! ». Je considère cette remarque comme l'un des plus grands éloges que je n'aie jamais reçus tout au long de ma trajectoire de

traducteur. Car telle est précisément notre tâche, ne croyez-vous pas? Transvaser, avec le plus grand soin, le vieux bon vin de la littérature, de sa cave et de sa barrique originelles aux nôtres, à celles de notre communauté. Il est vrai que, contrairement à ce qui se passe avec les personnages du monde rural – qui eux s'accordent parfaitement avec notre imaginaire collectif –, nous avons du mal à intégrer dans notre environnement habituel beaucoup d'autres personnages de cette œuvre, des personnages non seulement urbains, mais typiquement citadins, typiquement parisiens, comme Legrandin, Brichot, etc. Imaginer ces derniers en train de parler basque, suppose pour nous un exercice d'adaptation mentale quelque peu étrange, bien que cela soit justement la grande vertu de la bonne littérature, à savoir, rendre la fiction crédible, créer des archétypes de la condition humaine transférables à n'importe quelle époque, lieu ou contexte. Mais oui, cette réelle sensation d'étrangeté vient du fait que, excepté dans le domaine religieux – où l'utilisation de la langue basque a toujours été plus ou moins constante –, celle-ci n'a perduré jusqu'à récemment que dans les lèvres du peuple, paysans, pêcheurs, travailleurs autochtones de l'industrie, et non dans les milieux de la noblesse et de la bourgeoisie, hormis de rares exceptions. Dans notre pays, depuis des siècles, les classes dirigeantes ont toujours utilisé l'espagnol ou le français, méprisant leur langue vernaculaire, en la considérant comme un dialecte ou un patois propre des gens incultes ou à moitié sauvages.

Toutefois, de nos jours, l'on peut concevoir l'existence de cercles sociaux « raffinés » (ou même “ennuyeux”, comme les appellerait l'ineffable Mme. Verdurin) parlant en basque, des réunions entre personnes cultivées appartenant à la classe moyenne (enseignants, fonctionnaires, artistes, journalistes, universitaires, etc). Cependant, notre réalité sociolinguistique – et comme corollaire, notre réalité littéraire et culturelle, – est encore loin de pouvoir être homologuée à celle de n'importe quel pays, où la langue propre jouit des conditions indispensables à sa survie et à son développement. Malgré cela, certaines données non négligeables, comme par exemple, la publication annuelle de plus de 2 000 ouvrages originels ou de traductions en euskara, montrent un dynamisme fort encourageant.

Il me semble que tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent peut être intéressant, du moins je l'espère, pour situer notre langue dans son contexte social. Mais évidemment je dois compléter cette information et préciser, dans la mesure du possible, les difficultés intrinsèques, linguistiques et littéraires, auxquelles un traducteur basque doit faire face pour verser dans sa langue une prose si immensément riche et prolixe comme celle de Monsieur Valentin Louis Georges Eugène Marcel Proust. L'euskara est une langue agglutinante qui possède douze cas de déclinaison, où le sujet de la

proposition change de désinence suivant qu'il est passif ou ergatif, où les formes verbales – qu'elles soient synthétiques ou périphrastiques – varient en fonction, au moins, de trois éléments de la phrase : le sujet, le complément direct et le complément indirect, et optionnellement aussi en fonction d'un quatrième élément, à savoir, le datif étique, selon le sexe et le degré de confiance que l'on a avec l'interlocuteur ; de plus, le verbe varie optionnellement selon le degré d'objectivité que le locuteur attribue, au moment où il parle, à l'action verbale en question, et ce, non seulement au moyen des différents modes (indicatif, subjonctif, etc.), comme dans beaucoup d'autres langues, mais grâce aussi à un système parallèle qui multiplie par deux les formes verbales normales, pour donner des formes similaires, mais renforcées d'un infixé verbal exprimant la « supposition ».

Enfin, vous conviendrez avec moi, sans doute, qu'il serait absurde de prétendre décrire, en deux coups de pinceau, le génome complet d'une langue. Je voudrais donc me limiter à décrire l'une des particularités syntaxiques les plus importantes, à savoir, l'hyperbate spécifique que notre langue nous impose toujours... ou presque toujours. Un ordre syntaxique exactement inverse à celui des langues romanes (comme celle que je suis en train de « massacrer » tout au long de mon intervention). Prenons une phrase un peu complexe, comme par exemple : « Il nous a fallu vendre la maison que nous avons achetée avec l'argent que nous avons hérité de notre oncle Vincent, qui est allé dans sa jeunesse travailler en Argentine... ». En basque standard, nous devons commencer la phrase par « l'Argentine » et parcourir tout le chemin à rebours, jusqu'à arriver à « la maison », comprenez-vous ? Notre chère langue nous permet, néanmoins, de choisir la place du verbe principal – l'équivalent à « il nous a fallu » – soit au début, soit à la fin de la phrase, ad libitum. Mais vous pouvez vous imaginer: dans une prose comme celle de Proust, où les périodes syntactiques s'étendent et se ramifient comme de véritables méandres, telle l'embouchure de l'Amazone, s'allongeant parfois sur quinze ou vingt lignes avec, outre la proposition principale, deux complétives, trois ou quatre relatives dont certaines sont spécifiques et d'autres explicatives, et qui en basque doivent être rigoureusement distinguées, plus une concessive entre parenthèses et une autre temporelle au milieu de la parenthèse... Non, je n'exagère absolument pas, vous le savez tout aussi bien que moi... Alors... Que peut-on faire face à un texte de la sorte? Par où commencer ?

C'est ici que l'on perçoit une des plus importantes différences entre nos deux grandes traditions littéraires, celles du Nord et du Sud des Pyrénées. La première est la plus ancienne, la plus classique et, à mon avis, la plus admirable tant pour sa souplesse de style que pour son savoir faire dans l'utilisation parfaite, sans aucun inconvénient, des pronoms et des adverbes

originellement interrogatifs, en guise de liaisons syntactiques de subordination (peut être aurons-nous plus tard l'occasion de voir un exemple). Cette tradition donc, qui commence au XVI^e siècle avec la traduction en basque du Nouveau Testament, – quand une partie de la Navarre était encore indépendante et Henri IV de France et III de Navarre, appelé aussi « le Béarnais », n'avait pas encore prononcé sa fameuse phrase « Paris bien vaut une messe » – cette tradition, dis-je, est représentée aujourd'hui ici par un grand absent, le professeur Jean-Baptiste Orpustan et sa traduction de « Du côté de chez Swann » “*Zuanen etxe aldean*”, ainsi que celle de « Le côté de Guermantes » “*Guermantes aldean*”, toutes deux publiées sur son site Internet, mais pas encore sous forme de livre, et dont voici les deux exemplaires imprimées de façon artisanale (**erakutsi**). L'autre tradition, à savoir celle du sud du Pays Basque, dont je fais partie, est celle que je présente ici avec ma traduction “*Swann-enetik*”, publiée sous les auspices du Gouvernement Autonome Basque, dans le cadre d'un accord de collaboration avec l'Association de Traducteurs, Correcteurs et Interprètes en Langue Basque (EIZIE), pour la publication d'une collection dénommée « Literatura Unibertsala », dont l'objet est la divulgation en notre langue des ouvrages les plus importants de la littérature universelle, et qui compte jusqu'à présent 158 titres publiés.

Mais, revenons à nos traditions littéraires dont je pourrais vous décrire amplement les traits distinctifs. Cependant, faute de temps, je me bornerai à en faire une description quelque peu « impressionniste ». Dans notre tradition, celle des écrivains du Pays Basque « du côté de l'Espagne », on peut dire que nous sommes, en général, plus rigides, plus puristes au niveau de la syntaxe et, paradoxalement, moins puristes, ou peut être plus « négligés », sur le plan lexical. Jean-Baptiste Orpustan n'utilise pas, par exemple, le mot « métempsychose » mais l'équivalent exact de son sens étymologique (*arima soinez aldatzea*, c'est à dire « la transmigration de l'âme à un autre corps ») ; pour ma part, j'emploie sans aucun problème le terme “*metenpsikosia*”, mot grec à usage universel ; pourquoi pas ?... Jean-Baptiste Orpustan, professeur honoraire des Universités (Michel-de-Montaigne-Bordeaux III), auteur, entre autres, des œuvres suivantes : *Précis d'histoire littéraire basque, 1545-1950: cinq siècles de littérature en euskara* (1996) et *Basque et français : méthode abrégée de traduction Navarro-labourdin classique* (1997), et également traducteur de plusieurs auteurs classiques français, tels que Jean Sponde, Saint-Simon, Marivaux, Jean-Jacques Rousseau, Gustave Flaubert, Charles Baudelaire, Saint-John Perse, dont on peut consulter la liste complète à sa page web : www.tipirena.net, Jean-Baptiste Orpustan, disais-je, est, sans aucun doute, un magnifique héritier vivant de la littérature classique basque. En réponse à son aimable invitation, il y a quelques semaines j'ai eu le plaisir de lui

rendre visite chez lui, dans un ravissant village de la Basse Navarre, près de Donibane Garazi / Saint-Jean-Pied-de-Port. Nous nous sommes entretenus longuement sur nos traductions respectives de Proust et autres sujets. Ne pouvant assister à cette conférence, il a envoyé un écrit qui, je pense, sera inclus dans le recueil des travaux du colloque et sera, par conséquent, à votre disposition. Son exposé traite sur un point concret : la traduction du titre de l'œuvre « Du côté de chez Swann ». Il démontre, en suivant une argumentation linguistique impeccable, la nécessité inéluctable, selon lui, de faire paraître expressément dans nos traductions, le terme équivalent de « chez » (en l'occurrence, “etxe“/ “maison”, en basque) sans ellipse et dans le cas inessif. Alors que dans ma traduction, j'ai utilisé une forme elliptique, en sous-entendant le mot « maison » – recours habituel employé dans la langue courante –, ainsi que le cas élatif, en interprétant le titre comme une simple référence à l'une des deux promenades que le protagoniste et sa famille réalisent à Combray et ses alentours, en l'occurrence, celle du chemin qui « passerait près de ou viendrait de chez Swann ». Mais, probablement, monsieur Orpustan a raison en interprétant que ce titre se réfère à « un lieu donné et sans mouvement », d'où l'emploi du cas inessif en basque. S'il m'était possible je changerais mon titre: peut être dans une nouvelle édition...

Pour compléter la liste des traductions proustiennes en basque, je dois également citer celle du prologue intitulé « Sur la lecture », rédigé par Proust à propos de l'œuvre de John Ruskin, dont l'auteur est le professeur F. Rodriguez Bornaetxea, ainsi que la publication, il y a deux ans, sur l'initiative de l'Université du Pays Basque, d'une anthologie intitulée « Analektak », où figurent divers textes d'un ou d'autre tome de la « Recherche », avec leur traduction en basque, en catalan, en espagnol et en galicien, accompagnés de commentaires stylistiques et/ou philosophiques (voir: « Analektak », V.Gomez Pin, Hariadna-editoriala). (Voici cette publication).

Je voudrais terminer cette intervention en rendant hommage à mon collègue absent, Jean-Baptiste Orpustan, et en vous proposant en même temps un petit “divertimento” musical, par la lecture d'un passage de sa traduction. J'ai choisi un paragraphe de ce magnifique morceau intitulé « Les deux clochers de Martinville », composition que Marcel Proust dit avoir écrite dans son adolescence, affirmation que le professeur Antoine Compagnon nie catégoriquement en disant que Proust « attribue (...) au héros enfant un texte de sa maturité ». Éternel dilemme : Qui devons-nous croire, l'auteur ou le critique ? Mais bon, cela est une autre histoire... Restons absolument neutres : c'est l'attitude la plus prudente dans ces cas.

Je vous laisse, donc, maintenant, avec les « clochers de Martinville » qui sonnent ainsi « du côté de chez ... Orpustan » :

« Bakartuak, ibarraren heinetik goititzen eta baserri zabalean galduak bezala, zerura igaiten ziren Martinville-ko bi ezkiladorreak. Laster hirur ikusi ginituen: itzuli bizi batez haien aitzinera jartzera jinez, ezkiladorre berandu bat, Vieuxvicq-ekoa, batua zizaien. Minutak iragaiten ziren, gu lehian joaiten ari eta bizkitartean hirur ezkiladorreak beti gure aitzinean urrun, ibarrean phausatu hirur xori bezala, iguzkira geldirik ikusten baitira. Gero Vieuxvicq-eko ezkiladorreak bazterrera egin zuen, urrundu zen, eta Martinville-koak bakarrik gelditu ziren, sartaldeko argian, urruntasun hortan ere ikusten bainuen, haien sahetsetan irriñotan jostatzen. Guk hainbertze luzaturik hetara hurbiltzeko, gogoan nuen haien ondoan izaiteko oraino behar ukanen ginuen dembora noiz ere, bapatez, karrosak itzuli eginik, haien oinetan ezarri baiginituen; eta haren aitzinera hain gogorki egotziak ziren, gelditzeko astia baizik ezpaiginuen ukan kalostrapearekin ez joiteko. » (((etcetera, etcetera, etcetera, ou comme nous disons en basque: eta abar, eta abar, eta abar)))

Je ne voudrais pas abuser de votre patience, mais permettez-moi, pour conclure, de vous mentionner cet autre géant de la littérature française et universelle qu'est Victor Hugo et qui, lors de ses divers voyages et de son long séjour au Pays Basque, ne tarit pas d'éloges sur la beauté du pays et le caractère affable et hospitalier de ses habitants. Comme vous l'avez peut être lu dans ses Œuvres Complètes, il affirme, je cite de mémoire : « Si vous parlez à un Basque en basque, vous devenez son frère ». Apparemment, il avait appris en notre langue un certain nombre de phrases qu'il utilisait très fréquemment et qui provoquaient chez ses interlocuteurs une énorme sympathie et une grande affection. De même, j'ose espérer que Marcel Proust, qui maintenant nous parle aux Basques en notre langue par l'intermédiaire d'un véritable « médium », en l'occurrence, le professeur Orpustan, et du modeste « ventriloque » qui se trouve en face de vous, est aussi devenu notre frère. J'espère également que notre « Swann » ne deviendra pas le « Chant du Swann » ou le « Chant du Cygne » de la langue basque, dans son effort d'assimiler pour sa survie l'immense sève vivante des œuvres maîtresses de la Littérature Universelle, comme ce merveilleux ouvrage intitulé « Du côté de chez Swann », dont nous fêtons le centenaire.

Je ne sais jusqu'à quel point est vraie la théorie à laquelle j'ai fait allusion au début de mon intervention sur l'origine magdalénienne de notre langue (il y a 13 000 ans !), mais si tel était le cas, Proust aurait certainement quelque responsabilité en cela, dans la mesure où, avec sa « madeleine

trempée dans l'infusion de tilleul », il aurait éveillé en nous, vieux chasseurs de l'Europe magdalénienne, ce gène endormi, cet élan de l'art du « temps perdu et retrouvé ». Faisons en sorte que la noosphère humaine ne perde un seul de ses maillons, une seule de ses langues et de ses cultures, et espérons que l'approfondissement dans la connaissance de la littérature de Marcel Proust, maître de la nuance par excellence, nous aidera à éviter que l'immense ennui de l'uniformité, soi-disant « globalisatrice », ne nous consume. Merci, Proust...

Et merci de tout cœur à vous aussi, Mesdames et Messieurs.

Joxe Austin Arrieta